

Le jumelage Rostand-Codreanu

Béatrice Labat
Conservatrice du Musée Edmond Rostand

Et

Monica Salvan
**Chargée des relations internationales au Musée national
de la littérature roumaine de Iasi**

Mireille Naturel

Vous avez eu un témoignage sur un jumelage intéressant, très actif selon la définition traditionnelle du jumelage, c'est-à-dire échange de populations, partage de spécialités gastronomiques, mais aussi entraide, et cela fait partie de l'esprit des jumelages, peut-être pas comme notre « esprit de Bourges », mais il y a un esprit du jumelage à l'origine. Et Mario Giannantini a bien fait de rappeler le soutien financier que la petite ville d'Illiers-Combray a apporté à son homologue italien.

Je remercie au passage Michel Lenfant que l'on a vu sur cette photographie et qui m'a apporté quelques informations sur l'histoire du jumelage. Ce qui est intéressant dans ce témoignage, c'est la relation quadrangulaire, c'est-à-dire Angleterre, Italie, France et Allemagne. Il y a des rencontres entre les différents partenaires, donc c'est une forme de réseau qui ne dit pas son nom mais qui existe.

Nous allons passer du témoignage au projet grâce à Béatrice Labat qui est conservatrice du Musée Edmond Rostand à Arnage, et à Monica Salvan. Ce projet de jumelage se conçoit en deux temps. D'une part entre un écrivain et son traducteur, et on revient encore à cette question de la traduction. Donc Rostand a été traduit, entre autres évidemment, par le traducteur Mihai Codreanu. Deuxième temps envisagé, c'est le jumelage avec le Musée de la Littérature de Iasi, avec une conception très particulière de cette appellation. Je pense qu'il y aurait toute une réflexion terminologique à mener parce qu'on n'appelle pas les mêmes choses de la même façon entre les différents pays européens. Sans oublier le Festival international de traduction et de littérature d'Iasi (le FILIT) en Roumanie, dans une région qui réunit le plus grand nombre de Maisons d'écrivain.

Donc je leur laisse la parole à toutes les deux.

Béatrice Labat

Merci de nous proposer cette intervention. Tout a débuté en février 2017 par un courriel que nous recevons sur notre adresse générique : contact@arnaga.fr. C'était comme une pêche à la ligne de la part de collègues de Roumanie qui nous écrivaient en disant : « Nous avons un écrivain qui est le traducteur d'Edmond Rostand, est-ce que cela vous intéresserait que nous collaborions ? ». Je dois avouer avoir mis un peu de temps à répondre à Monica. En fin d'année, je trouve le temps de répondre, et là débute une aventure tout à fait extraordinaire.

Je vais tout d'abord vous présenter un petit peu la Villa Arnaga et le Musée Edmond Rostand à Cambo-les-Bains, notamment pour nos amis étrangers qui ne connaissent peut-être pas encore cette belle maison. C'est au sommet de sa gloire, en 1900, qu'Edmond Rostand décide de venir à Cambo-les-Bains pour soigner une grave maladie des poumons et il tombe amoureux de ce Pays basque qui va lui permettre de retrouver un havre de paix, puisque cet homme, devenu extraordinairement célèbre avec *Cyrano de Bergerac*, se trouve totalement pris par cette célébrité. Cette gloire lui tombe sur les épaules et il va décider de s'installer au Pays basque pour construire un lieu dans lequel il pourra vivre en toute sérénité. Cette villa, il va l'installer sur un grand éperon rocheux qui surplombe deux rivières, et pour que ce lieu s'intègre dans le paysage de la région, il va s'inspirer des fermes basques. Extérieurement, c'est une ferme basque, intérieurement c'est un magnifique palais qui déploie tous les arts décoratifs disponibles à son époque, ainsi qu'une modernité qu'il a souhaité installer puisque il a évidemment vu les grands pavillons de l'Exposition internationale de 1900, et il veut bénéficier de tout ce confort que peut apporter notamment l'électricité. Donc c'est une maison qui, à ce titre, est une maison extraordinaire. Ce qui est intéressant aussi avec cette maison, c'est qu'elle reflète – on en a un petit peu parlé - la *domus*, la maison qui est un carré ou un rond ou un triangle, et la Villa Arnaga était évoquée à ce titre comme étant une villa « panache », une villa dans laquelle l'ego de son auteur transparait. Cet ego est évidemment bien visible dans cette maison, mais en même temps cette dualité dans l'homme qu'était Edmond Rostand transparait dans cette architecture, aussi bien de sa maison que de ses jardins, puisque d'un côté vous avez un splendide jardin à la française, qui fait trois hectares avec tous les codes du jardin régulier, les bassins, cette perspective magistrale qui se déploie d'ailleurs jusqu'aux confins des montagnes. Et puis, d'autres endroits sont très intimes, un jardin, une prairie qui sont des lieux plutôt de recueillement. Et à l'intérieur de la maison tous ces magnifiques grands décors ne seront pas le lieu où Edmond Rostand va souhaiter vivre puisqu'il va s'installer dans une petite chambre. Il se fait un petit appartement avec, bien sûr, une vue splendide. Ce site a été vendu à la mort d'Edmond Rostand, il y a exactement cent ans, le 2 décembre 1918. La famille en était propriétaire, son épouse Rosemonde Gérard, elle-même poétesse, deux enfants. Maurice Rostand, un homme de théâtre extrêmement reconnu entre les deux guerres, et le fils cadet qui s'appelle Jean Rostand qui, après la deuxième guerre mondiale, a été plus connu que son père. Donc cette famille va se décider à vendre la maison en 1923. Il va y avoir deux propriétaires particuliers qui vont posséder cette maison puis elle sera rachetée par la commune de Cambo-les-Bains en 1961 pour installer un musée, le Musée Edmond Rostand. C'est un site à la fois culturel et touristique. C'est un lieu incontournable du Pays basque. Il faut absolument aller visiter Biarritz, monter en haut de la Rhune et voir la maison d'Edmond Rostand à Cambo-les-Bains. C'est ce qui nous permet d'accueillir jusqu'à 90 000, presque 100 000 visiteurs par an. C'est également un lieu où nous organisons, bien sûr, de nombreuses manifestations théâtrales, poétiques, des rendez-vous aux jardins, etc..., tout ce que font nos collègues ici présents.

Je vais demander maintenant à Monica de venir nous présenter l'auteur roumain qu'elle nous a donc proposé de mieux connaître et qui s'appelle Mihai Codreanu.

Mireille Naturel

J'en profite pour présenter Monica Salvan.

Elle est docteur de l'INALCO depuis janvier 2011 (Langues, littérature, société), membre de l'association Transit lingua (travaux en réseaux, approches nouvelles en situations interculturelles et transnationales). Auteur de l'ouvrage *Mobilité et imaginaire identitaire des Roumains dans l'Europe d'après 1989, Carnet de bord et ethnographie des pratiques de voyage en autocar*, paru chez Peter Lang en 2014. Professeur certifié de Lettres modernes à l'académie de Caen, de 2001 à 2012, et maintenant en charge des relations internationales au Musée national de la littérature roumaine d'Iasi depuis novembre 2014.

A vous Monica.

Monica Salvan

Merci beaucoup. Merci à Béatrice Labat d'abord de m'avoir fait venir ici et je suis ravie de rencontrer tant de personnes intéressantes et de découvrir cette Fédération, ce réseau de Maisons mémorielles. Pour moi, c'est une chose vraiment extraordinaire et très intéressante.

Vous aurez compris que ce Mihai Codreanu dont je vais parler un peu aujourd'hui n'est pas là pour ses mérites d'écrivain, en fait, même s'il a une Maison d'écrivain dans le réseau que je représente. C'est un réseau qui s'appelle le Musée national de la littérature roumaine d'Iasi et qui compte 11 Maisons d'écrivain mais aussi 5 lieux de mémoire. J'expliquerai cela tout à l'heure. Mihai Codreanu est un écrivain de notoriété locale et régionale, mais il est là pour ses qualités de traducteur, le traducteur d'Edmond Rostand en roumain. Nous avons réussi par ce biais à entrer en contact avec Béatrice Labat et avec la Villa Arnaga.

Je vais présenter ces images rapidement :

VIZITAJI MUZEEL LITERARE IESENE

1. Muzeul „Vasile Pogor”
Str. Vasile Pogor nr. 4, 700110
tel.: 0747.054.499
2. Muzeul „Ion Creangă” (Bojdeuca)
Str. Simion Bărnuțiu nr. 4, 700118
tel.: 0747.499.488
3. Muzeul „Mihai Eminescu”
Parcul Copou, B-dul Carol I nr. 31, 700507
tel.: 0747.499.405
4. Colecția „Istoria teatrului românesc”
Parcul Copou, B-dul Carol I nr. 31, 700507
tel.: 0747.499.406
5. Muzeul „Mihail Sadoveanu”
Aleea Sadoveanu nr. 12, 700489
tel.: 0747.499.408
6. Muzeul „Sf. Ierarh Dosoftei - Mitropolitul”
Str. Anastasie Panu nr. 54, 700019
tel.: 0747.499.403
7. Muzeul „Mihai Codreanu” (Vila Sonet)
Str. Rece nr. 5, 700115
tel.: 0747.499.401
8. Muzeul „Otilia Cazimir”
Str. Otilia Cazimir nr. 4, 700400
tel.: 0747.499.402
9. Muzeul „G. Topirceanu”
Str. Ralet nr. 7, 700108
tel.: 0747.499.407
10. Muzeul „Constantin Negruzzi”
Sat Hermeziu, com. Trifești, 707520, jud. Iași
tel.: 0232.298.155
11. Muzeul „Vasile Alecsandri”
Comuna Mircești, 707295, jud. Iași
tel.: 0754.043801

Program vizitare muzee:
Marți - Duminică 10:00-17:00; Luni: Închis

12. Punctul muzeal „Dimitrie Anghel”
Comuna Miroslava, 707305, jud. Iași
tel.: 0232.240.510
13. Punctul muzeal „Cezar Petrescu”
Comuna Cotnari, 707120, jud. Iași
tel.: 0232.730.290
14. Punctul muzeal „Ionel Teodoreanu”
Comuna Golăești, 707200, jud. Iași
tel.: 0746.877.171, 0754.382.747
15. Punctul muzeal „G. Ibrăileanu”
Casa de Cultură a Orașului Tg. Frumos, jud. Iași
tel.: 0744.626.486

Program vizitare puncte muzeale:
Luni - Vineri 10:00-16:00; Sâmbătă - Duminică: Închis

Muzeul Național al Literaturii Române Iași

Muzeul „Mihai Codreanu”
Vila Sonet

www.muzeulliteraturiiiasi.ro

BOJDEUCA
100 ANI
YBNW330



Mihai Codreanu, părintele sonetului românesc, născut la 25 iulie 1876, la Iași, a fost scriitor, avocat, profesor și rector la Conservatorul ieșean, director al Teatrului Național „Vasile Alecsandri” din Iași, membru corespondent al Academiei Române. Pentru a rezista financiar în urma decesului tatălui său, Mihai Codreanu dădea lecții de limba română și era corector la ziarul „Evenimentul”.
Dorința sa a fost aceea de a deveni actor, însă vederea îi slăbește după vârsta de 30 de ani și renunță la acest vis. În ciuda problemelor de vedere, continuă să scrie sonete, dictându-le prietenilor apropiați. A murit în 1957, la vârsta de 81 de ani, în vila sa de pe strada Rece.

„Această particularitate, autenticitatea, de sus și până jos, se vede foarte bine, din felul cum a devenit casa muzeu: peste noapte, fără nicio pregătire. Doar i s-a pus, într-o zi, un panou la intrare: „MUZEU”.

Viorel Ilișoi, Necunoscutul Mihai Codreanu



Vila Sonet, denumită așa chiar de proprietar și deschisă publicului în 1970, oferă spre vizitare o colecție particulară în peisajul muzeistic contemporan. Salonul casei era și locul unde se întâlneau membrii societății literare „Viața românească” sau ai revistei „Însemnări ieșene”: Garabet Ibrăileanu, Mihail Sadoveanu, Otilia Cazimir, George Topîrceanu, Ionel și Păstorel Teodoreanu, Demostene Botez, Gr. T. Popa, George Lesnea și alții.



Ochiul curios al vizitatorului este captat de biblioteca deosebită, în care tronează dicționare și enciclopedii din ediții de lux, îmbrăcate în piele de Cordoba, cărți rare, volume cu dedicații purtând nume sonore ale epocii. Găsim aici mobilier din lemn de nuc auriu, scoarțe și macaturi, icoane vechi, obiecte de vestimentație retro, obiecte de artă decorative, fotografii, rastelul cu pipele poetului, manuscrise, scrisori, precum și înaltele distincții primite.

Vous voyez les dates de naissance et de décès. Il a vécu 81 ans, ce Mihai Codreanu. Je vous laisse découvrir qu'il a fait plein de choses. Il a même fait des études de droit, comme l'on faisait à l'époque peut-être, fin du XIX^e, début du XX^e. Il a suivi un cours d'art dramatique à Paris, sous la direction d'Eugène Sylvain, sociétaire de la Comédie française. Il n'a pas pu devenir acteur parce qu'il a commencé à perdre la vue à l'âge de 29 ans. Il était apparemment aussi d'une timidité excessive, ce qui l'empêchait de monter sur scène. En revanche il a été directeur du Théâtre national d'Iasi et il a donné des cours d'art dramatique. En tant qu'écrivain, il a écrit des sonnets, c'est pour cela qu'il est resté dans l'histoire littéraire roumaine. Vous avez une vue d'ensemble de sa maison qui a en commun avec la maison d'Edmond Rostand que c'est aussi une création de son propriétaire. Elle a été construite dans les années 30 et, chose extraordinaire, grâce à des prix littéraires qu'il avait reçus pour sa poésie et aussi pour la traduction. Cette maison a été donnée par la deuxième épouse de Mihai Codreanu à l'Etat roumain et elle est devenue musée en 1970.

Vous voyez ici toutes sortes d'objets. On a mis ici quelques repères français. Un extrait concernant les affres du traducteur, puisque c'était un traducteur aveugle, je vous le rappelle. Il écrit dans ses souvenirs, que pour traduire *Cyrano de Bergerac*, il a mis vingt ans. « *J'ai traduit les trois premiers actes avant la première guerre mondiale et la fin après 1918. J'ai dû la dicter car je ne voyais plus. Ce fut un travail difficile, presque une torture.* » Cette traduction exceptionnelle a été récompensée par un Prix national. Elle a été publiée en 1920 et jouée pour la première fois au Théâtre national d'Iasi en 1928, et c'est toujours cette traduction qui vaut pour les représentations actuelles de *Cyrano de Bergerac*.

ÎN ACEASTĂ CASĂ
A TRĂIT ȘI A LUCRAT
ÎNTRE ANII 1934-1957
POETUL
MIHAIL CODREANU
1876 – 1957

OCTOMBRIE 1963







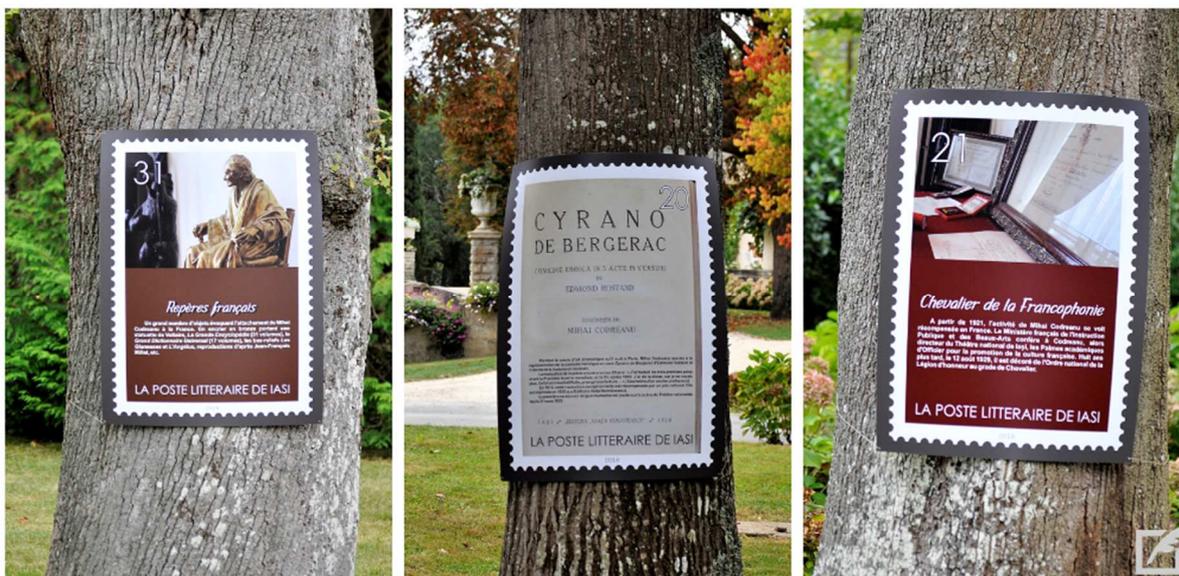




Mihai Codreanu a été quand même reconnu, récompensé pour ses mérites. Il a reçu par le Ministère français de l'Instruction publique et des Beaux-Arts les palmes académiques d'officier pour la promotion de la culture française. En 1929, il est décoré de l'Ordre national de la Légion d'honneur au grade de chevalier. Voici sur Codreanu. En fait c'était une sorte de gros plan sur un écrivain mais je reviendrai tout à l'heure sur l'ensemble du réseau, sur le Musée national de la littérature roumaine d'Iasi.

Béatrice Labat

Donc une vraie communication binôme. Je vais vous présenter l'aspect pratique de cette collaboration que nous n'appelons pas encore un jumelage. Les panneaux que vous voyez ont été réalisés par l'équipe du Musée Codreanu, et pour des raisons d'ordre financier, pratique, l'ensemble nous a été fourni en format numérique et c'est nous qui nous sommes chargés de l'impression.



Nous avons présenté cette exposition biographique sur Mihai Codreanu dans deux cadres. Le premier cadre, vous voyez l'aspect bucolique de la chose. On a utilisé le Parc d'Arnaga, c'est dans la partie boisée du domaine. L'ensemble a été présenté dans le cadre de notre premier Salon du Livre qui avait eu lieu à l'occasion des Journées du Patrimoine. A peu près trois mille visiteurs sont venus sur ce Salon et cette exposition.



Nous avons également présenté cette exposition dans le cadre d'un Colloque international quinze jours plus tard dans l'orangerie d'Arnaga. Cela a beaucoup intéressé toute l'assistance et notamment les scientifiques puisque nous avons douze universitaires qui étaient présents dans nos lieux.

La deuxième partie de cette collaboration a été une invitation de la part de Monica à participer au Festival international de la littérature et de la traduction à Iasi, début octobre de cette année. Et je dois avouer une totale stupéfaction devant l'ampleur de cette organisation. D'une part, j'ai visité une grande partie des Maisons de ce réseau à l'exception de celles, très nombreuses

d'ailleurs, qui étaient en cours de restauration. Ce qui montre un grand dynamisme de la part de la ville de Iasi. Nous avons fait des tables rondes, des rencontres avec les responsables de ces Maisons. On est resté à peu près deux heures à débattre, je les ai trouvés très humbles vis-à-vis de l'ampleur du travail qu'ils avaient tous réalisé dans ces Maisons puisqu'elles sont de très belle tenue. J'avais presque l'impression qu'il y avait un complexe d'infériorité de leur part. Alors, c'est vrai que pour nos amis étrangers qui ne connaissent pas Arnaga, c'est une maison qui a une belle réputation, qui impressionne, notamment par son nombre de visiteurs. En réalité, son fonctionnement est comme celui de tout le monde. C'est au Pays basque, une région touristique, un site qui est considéré comme majeur mais au-delà de cela, nos pratiques sont celles de tout le monde.



Ce qui s'est aussi passé, qui était très joli, c'est que les dirigeants avaient acheté, sur leurs propres deniers, une édition de la traduction de Mihai Codreanu et, de façon très cérémoniale, ils me l'ont offerte pour le Musée d'Edmond Rostand. Cette œuvre originale va bien sûr rejoindre nos collections. J'ai ensuite été invitée à la fois pour la villa Arnaga et aussi pour la Fédération des Maisons d'écrivain lors des tables rondes organisées dans le cadre de ce grand festival. Ce FILIT a été pour moi un moment de stupéfaction. Lorsque je suis arrivée en ville, tout d'abord j'ai eu en permanence deux jeunes filles qui m'ont accompagnée. Donc une organisation extraordinaire avec de simples bénévoles. Et ensuite j'ai été étonnée de découvrir que la ville était pavoisée d'éléments de promotion sur le FILIT, les tramways, les rues... enfin c'est un événement qui couvre la totalité de la ville et qui est intégré dans chaque lieu, à la fois culturel et autre. Je suis allée voir un centre commercial, il y avait un Salon du Livre dans le centre commercial. Il y avait des tables rondes avec des écrivains, des auteurs, des traducteurs, des éditeurs, de façon à faire des échanges d'expériences. Le seul problème que je vois à ce genre de manifestation,

c'est que nous étions environ une vingtaine. Vingt ça fait à peu près une prise de parole de cinq minutes. On sort assez frustré, mais avec la possibilité ensuite, et ça ce sont les organisateurs qui font très bien la chose, de manger systématiquement tous ensemble après. C'est là en fait que les choses se disent et se font le plus fréquemment. Autre élément de stupéfaction totale de ma part, tous les soirs est organisé au Théâtre national une rencontre avec un grand écrivain contemporain. Donc j'ai assisté à plusieurs d'entre elles, et notamment à l'avant-dernière soirée avec Veronica Roth, l'auteur de *Divergente*. C'est un auteur de *fantasy* pour adolescents. Il y avait sept cents places dans ce théâtre, dont cinq cent cinquante jeunes de 15 à 18 ans qui ont fait la queue pour pouvoir avoir une dédicace. Je pense qu'elle a mis au moins trois heures à signer. J'ai rencontré une jeune fille à la sortie qui était heureuse, au bout d'une heure et demi d'attente, de me présenter sa dédicace : il y avait marqué « Be brave » et la signature.

Monica Salvan

Je vous ai promis de vous parler du réseau national de la littérature roumaine.

LE TEXTE QUI SUIT EST EN LIEN AVEC LE DIAPORAMA (11 VUES) INTITULE "Musée littéraire de Iasi"

Le diaporama intégral comporte 62 vues. Il est disponible sur demande.

A la différence de ce qui s'est passé hier quand Alain Borer a fait dire des noms d'écrivains et on entendait, je ne sais pas, disons Proust, Rimbaud, Mauriac, Ronsard, etc., ça fait rêver. La France fait rêver. Les frères Grimm aussi, l'Allemagne. L'Italie bien sûr. Alors, si je vous dis Roumanie et Eminescu, Slavitch, Gavrilescu, Sadoveanu,... peut-être certains vont réagir, j'en suis sûre, mais la plupart d'entre vous va rester de marbre et vous n'allez pas chercher une présence quelque part où ils aient habité ou non, ça vous laisse complètement indifférents je pense. Bien sûr c'est différent pour les lecteurs roumains. Mais alors j'ai pensé justement faire un détour pour vous expliquer un peu comment on essaye de mettre en lumière ce réseau par le biais du Festival FILIT dont Béatrice vous a un peu parlé.

C'est un Festival qui est arrivé à sa sixième édition en 2018, créé en 2012 par un groupe de « managers » écrivains en fait. Il y a un écrivain qui s'appelle Dan Lungu, traduit en français. Un de ses livres s'appelle *Je suis une vieille coco !* Et a eu pas mal de succès. Cet écrivain-là est devenu directeur du Musée national de la littérature roumaine d'Iasi. Il ne l'est plus, donc je peux dire du bien de lui... voilà. Je ne fais pas des éloges à mon chef ! Il a créé ce festival avec deux autres écrivains qui en fait sont allés voir les officiels locaux et leur ont demandé des subventions. On leur a répondu : « *Ça sera soit très gros soit rien* ». La ville d'Iasi voulait se faire une image littéraire. Iasi est une ville littéraire par tradition. Elle a été capitale de la Moldavie jusqu'au XIX^e siècle. Et au XIX^e siècle, 1859, quand les élites politiques et littéraires ont voulu créer la Roumanie, et que la Moldavie et la Malachie, le Sud là où il y a Bucarest, se sont réunies, il fallait choisir une capitale. Et les élites d'Iasi, qui étaient nombreuses, ont dit : « *Même s'il y a des herbes qui poussent dans les rues de notre ville, il faut que l'union se fasse. Il faut que la Roumanie advienne* ». Et donc la ville d'Iasi a renoncé à son statut de capitale. Il y a certaines frustrations à la longue parce que, quand même, beaucoup parmi les élites sont ensuite parties vivre à Bucarest. Il y a un déclin et cette ville, cette région, économiquement, ne sont pas les plus favorisées. Revenons à FILIT. En 2013, il y a eu la première édition. C'est un festival qui était très ambitieux dès le début. Il a réussi à faire venir même deux écrivains Prix Nobel de littérature. Les tentes sont installées sur une place centrale de la ville. C'est la Piata Unirii. Et dans ces tentes, il y a nombre de rencontres mais pas toutes. C'est juste le siège central

puisque, après, la ville est envahie pratiquement. Le Palais de la Culture aussi, où FILIT propose des rencontres.



La Casa FILIT, là où je disais qu'il y a le siège central qui se remplit de monde y compris la nuit. Ici c'était la Nuit de la poésie.



Le Palais des Enfants où il y a des activités également. Le Théâtre national de Iasi Je vous ai dit tout à l'heure que Mihai Codreanu avait été directeur de ce théâtre. Et vous voyez la salle du Théâtre national, elle a sept cent places et, tous les soirs, c'est comme ça. C'est rempli. Les auteurs dédicacent énormément.





Cette année nous avons eu Eric Vuillard en ouverture, en avant-première du FILIT, et aussi Sylvie Germain. Mais le long des six éditions nous avons eu d'autres lauréats du Prix Goncourt. Par exemple, Jean Rouaud et François Weyergans. Je vous disais qu'il y avait aussi deux lauréats du Prix Nobel, c'était Herta Müller, écrivain allemand. Et aussi Mo Yan qui vit en France, qui est chinois mais se dit apatride ou français d'ailleurs. Il y a eu David Lodge, Jonathan Coe, et cette année Jonathan Franzen. Je m'arrête là pour le FILIT et je vais revenir aux musées. Bien sûr le festival a un site : <http://filit-iasi.ro/>

Dans le cadre du FILIT, on fait la promotion des musées et des lieux de mémoire, qui ne sont pas les maisons des écrivains eux-mêmes. Ce sont des espaces dans les mairies ou les bibliothèques où l'on célèbre la mémoire d'un écrivain. Il y a environ 105, enfin plus, événements qui se passent en cinq jours, du mercredi au dimanche y compris, chaque première semaine d'octobre. Toujours dans le cadre du FILIT, on a invité des auteurs contemporains roumains qui ont écrit sur les auteurs classiques et on a une collection qui s'appelle *Des écrivains racontés*. On essaye par le biais de ce festival de promouvoir aussi les écrivains classiques, qui autrement sont assez oubliés, même en Roumanie actuellement. Mihai Codreanu a bénéficié d'un livre pour lui tout seul : *L'inconnu Mihai Codreanu* mais il est très peu connu. Le livre a été publié en version bilingue.

Je veux juste ajouter deux mots sur le réseau. Il y a des maisons modestes aussi bien que cossues. Au XIX^e siècle, Iasi est une sorte de berceau de la littérature roumaine et les écrivains se réunissaient chez un mécène. Mais vous avez peut-être vu aussi des maisons modestes. Hier, je parlais avec Bernard Lauer d'un paysan conteur, peut-être ce serait l'équivalent des Grimm chez nous, qui est très connu, très reconnu, mais sa maison est juste une petite cabane modeste mais assez impressionnante quand on la visite. Le Musée Mistral, parce que cet auteur-là a été primé par les Félibres. C'est superbe. C'est aussi un écrivain classique de la littérature roumaine. Et de nouveau la maison de Mihai Codreanu...

Béatrice Labat

Juste une petite conclusion. Les questions viendront à la fin. On a eu l'exemple de jumelages institutionnels, municipaux. C'est facile parce que c'est organisé par les institutions, mais jumeler des établissements culturels est une chose beaucoup plus complexe. C'est pour cela que je disais que l'on n'en est pas au stade du jumelage entre Arnaga et Iasi parce qu'il va falloir d'abord convaincre les élus. Je suis allée au FILIT sur mes congés...Voilà, les choses ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le penser.

Les spécificités de la traduction littéraire

Valérie Gaillard
traductrice

Murielle Naturel

Merci à toutes les deux. Nous allons conclure cette table ronde par une intervention de Valérie Gaillard sur l'aspect traduction. Valérie, ou Valeria, a fait des études de philosophie en théorie de littérature à l'université de Barcelone. Elle est journaliste culturelle et publie dans plusieurs journaux et magazines. Comme traductrice, elle traduit en catalan *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, dont elle a déjà publié deux volumes. Le troisième est en préparation actuellement. Elle travaille également à la traduction de la trilogie d'*Auschwitz et après* de Charlotte Delbo. Son intervention montrera l'importance de la traduction dans la diffusion des ouvrages.

Valérie Gaillard

Permettez-moi tout d'abord de remercier la professeure Mireille Naturel de m'avoir invitée à participer à ces Rencontres. C'est vraiment une belle expérience. Quand Mme Naturel m'a demandé de parler de la traduction littéraire dans le cadre des Maisons d'écrivain, je ne savais pas trop quelle approche donner à ce sujet parce qu'il n'existe pas de bibliographie spécifique. Alors je me suis posée tout de suite quelques questions :

- Quel est le rôle des traductions dans les Maisons-musées d'écrivain ?
- Que peuvent-elles apporter dans l'espace d'exposition ?
- Font-elles partie du patrimoine littéraire ?

Alors, comme je le disais tout à l'heure, il n'existe pas de biographie spécifique sur ce sujet, mais j'ai trouvé un essai d'une de mes collègues d'Espais Escrits, *La gestioni del patrimoni litterari*, qui a traité le sujet de façon partielle. Cet essai étudie le cas catalan et met en évidence le rôle de la traduction comme l'un des aspects-clés de la survie de la littérature catalane, et aussi de l'opportunité qu'elle nous offre de connaître la littérature universelle. Finalement, la traduction c'est une façon d'établir des ponts entre plusieurs littératures. La traduction est alors le lien qui permet d'aller au-delà de son propre pays pour atteindre la littérature universelle. Ce serait alors une première définition.

Umberto Eco dit que la langue d'Europe, c'est la traduction. Cette si belle image cache une réalité beaucoup plus complexe parce que la traduction littéraire a été théorisée par plusieurs analystes dans le cadre des études culturelles. Et ils ont souligné dès le début le lien entre traduction et frontières. Traduire, dans cette première approche, serait alors d'introduire un texte dans une autre langue. *Ducere* en latin est : amener au-delà. Le traducteur serait alors une sorte de passeur, mais on s'est rendu compte que la traduction n'est pas un fait isolé. La traduction est vue comme une circulation interculturelle, c'est à dire le transfert d'un texte d'un espace à un autre, avec des particularités culturelles concrètes.

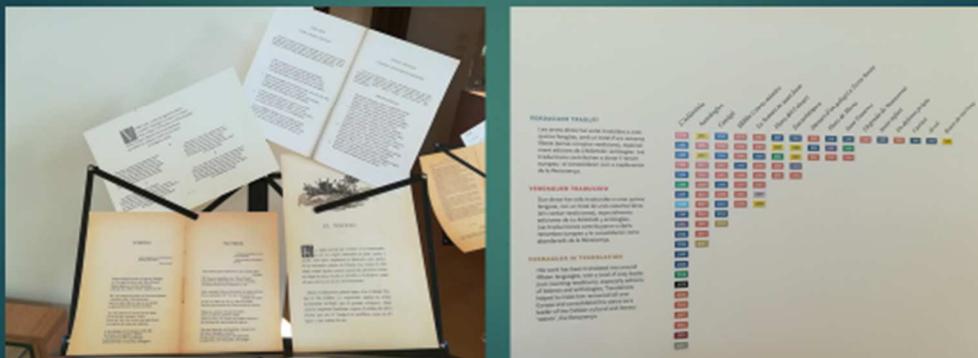
D'un autre côté, André Lefevre rend compte de la manipulation inhérente à toute traduction, parce que l'on sait bien que la traduction est une façon de manipuler le texte et les traducteurs manipulent, adaptent l'original sur lequel ils travaillent pour l'ajuster aux courants idéologiques et poétologiques de leur époque. C'est ainsi que les traductions vieillissent avec le temps. Goethe par exemple voyait les traducteurs comme des médiateurs dans un espace spirituel universel, qui progressent grâce à ces changements généralisés des meilleurs textes en plusieurs langues. Mais, comme sur tous les marchés bien sûr, il y a des nations plus puissantes. On parlait tout à l'heure du cas de la Roumanie et voilà, il y a des langues qui ont du mal à se faire écouter dans ce marché universel théoriquement si joli. La littérature n'est pas en fait une manifestation culturelle neutre, mais la manifestation d'un pouvoir politique. En fait, l'origine des nations européennes s'est fondée sur la langue et la littérature, qui exercent des éléments de cohésion d'un peuple.

Là, par exemple, Herbert le dit très clairement : « *La nation, la langue, la littérature, le peuple sont des termes équivalents et interchangeables* ». Le professeur de l'université de Tel Aviv, Itamar Even-Zohar, très connu pour avoir fondé la théorie de « polysystème », a parlé de la fonction de la littérature dans la création des nations européennes et a tracé depuis l'origine, depuis les civilisations de la Mésopotamie, la façon dont les institutions du pouvoir ont utilisé le canon, c'est-à-dire d'une nation choisie pour transmettre des sentiments de solidarité, appartenance et surtout de soumission aux lois et décrets qui ne pouvaient pas être imposés simplement avec la force physique. Depuis cette perspective sociologique qui étudie les systèmes littéraires plutôt que les textes, Even-Zohar a signalé le rapport de force entre le centre et la périphérie du système littéraire. Dans ce sens-là les écrivains, les poètes, les critiques, et bien sûr les traducteurs aussi sont, selon lui, des agents socio-sémiotiques qui font passer les histoires, les mythes et les images qui fortifient la nation.

Les Maisons d'écrivain, en tant qu'institutions, ont la fonction de protéger le patrimoine littéraire de chaque nation et de pérenniser ainsi le canon littéraire, et peuvent se servir en fait de traductions comme un signe de prestige incontestable. Les traducteurs jouent un rôle fondamental alors de conférer de l'importance à un ouvrage. Marcel Proust par exemple a été traduit en anglais par Scott Moncrieff du vivant de l'auteur, ce qui a donné vraiment une visibilité importante à son ouvrage. Et pour les petites littératures telles que la Catalane, ma collègue Carme Torrents a montré hier qu'avec environ onze millions de parlants c'est-à-dire au même niveau que la littérature suédoise par exemple, la traduction est bien sûr un moyen indispensable pour atteindre cette reconnaissance, pour exister en quelque sorte dans cette république mondiale des lettres.

J'ai réalisé une petite enquête auprès de plusieurs Maisons-Musées d'écrivain, le résultat est révélateur. En général les Maisons d'écrivain ne tiennent pas compte des traductions. Là il faut distinguer entre les antraductions, traductions en une langue étrangère, et les intraductions, traductions depuis une langue étrangère à la sienne propre. Il faut faire cette distinction. En Catalogne il existe quelques cas significatifs comme la Maison-Musée de Verdaguer où là, justement, ils ont un espace très important pour montrer que Verdaguer est un écrivain de la renaissance. C'est un écrivain très important pour la littérature catalane... je dis toujours que c'est notre Victor Hugo, dans le sens où c'est un écrivain très populaire, très aimé, avec un ouvrage très important qui a été tout de suite traduit. Vous voyez ces cadres-là avec plusieurs éditions en plusieurs langues. Ils ont mis à côté *L'Atlantide*, son ouvrage le plus reconnu, et les premières traductions qui en ont été faites.

Casa Vil·la Joana Verdaguer à Barcelone



Dans d'autres maisons, comme celle de Jorge Sanz, ou justement celle de Tolstoï, puisqu'on parlait tout à l'heure du Musée à Moscou, les traductions existent, mais pas dans l'espace d'exposition. Un autre exemple très concret, très intéressant, est celui de la maison de Charles Dickens à Londres, qui n'exhibe pas les traductions en d'autres langues mais a une belle collection rassemblée grâce à des cadeaux faits par les ambassades. Justement l'année prochaine, ils m'ont raconté qu'ils vont faire une exposition sur Dickens où ils vont montrer toute cette richesse de traductions réalisées du vivant de l'auteur.

Charles Dickens Museum London



D'autre part, la maison de Victor Hugo à Paris a organisé en juin 2014 une exposition pour le 405^e anniversaire de la naissance de Shakespeare, afin de montrer le travail du jeune fils de Victor Hugo, François-Victor Hugo. Ses traductions de sonnets constituent par les introductions dont il les accompagne une étape importante des études shakespeariennes en France. Ce travail colossal est aussi à l'origine d'un texte majeur de Victor Hugo, « *William Shakespeare* », qui devait lui servir de préface.

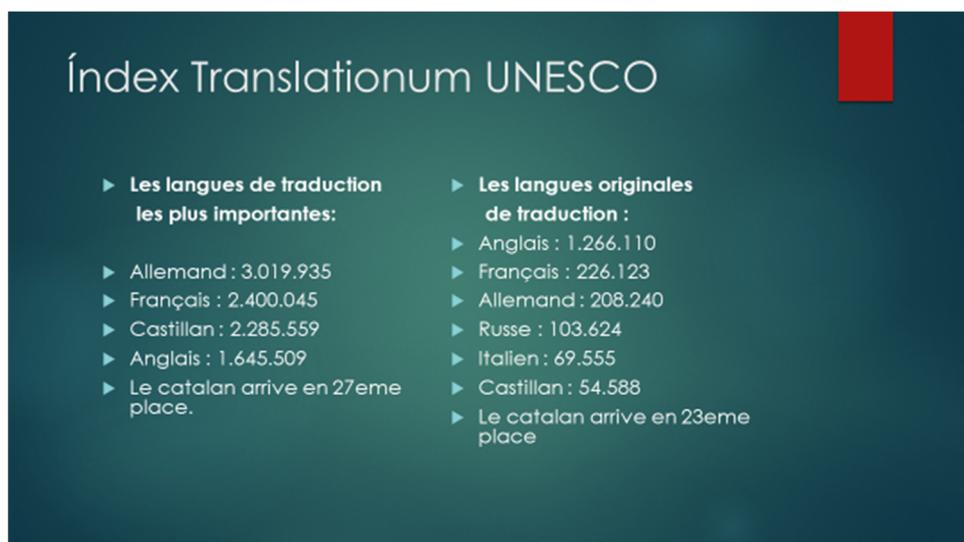


Alors on peut conclure qu'à part quelques cas concrets, c'est toujours lors d'expositions temporaires que les Maisons-musées montrent les traductions dans leurs collections. On vient de parler du cas du fils de Victor Hugo, mais il faut noter aussi que plusieurs écrivains célèbres dont on a parlé ces jours-ci ont été eux-mêmes des traducteurs. Voltaire a traduit Shakespeare par exemple, Montaigne a traduit le catalan Raimond Sebond, Chateaubriand a traduit le *Paradis perdu* de Milton, Baudelaire et Mallarmé ont traduit Edgar Allan Poe, Borgès a traduit Faulkner, Nabokov Lewis Carroll, Proust a traduit Ruskin, etc. etc. La traduction était pour eux, non seulement un enrichissant exercice de style, mais une façon d'accéder au canon universel, à la littérature dite centrale ainsi que la nomme Pascale Casanova. Elle a écrit un magnifique ouvrage, un essai qui s'appelle *La république mondiale des lettres*. Une écrivaine qui est morte en septembre dernier, une théoricienne très intéressante. La traduction est également essentielle pour enrichir et moderniser sa propre littérature nationale. Par exemple, l'ode a été introduite dans le système littéraire français à l'époque de La Pléiade via les traductions du latin. De même, l'hexamètre est entré dans la littérature allemande via les traductions d'Homère par Johann Heinrich Voss. Que serait Proust sans la nouvelle traduction des *Mille et une nuits* qu'a fait Mardrus à son époque, qui a eu une influence directe sur ses ouvrages, comme sur Henry James, Dickens ou Tolstoï.

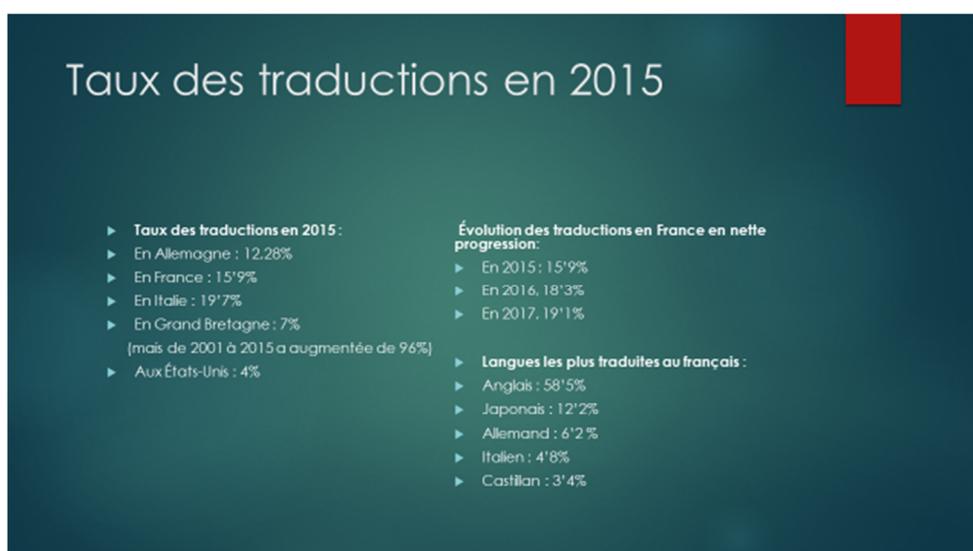
Face à l'invisibilité endémique du traducteur, nous avons Javier Calvo qui parle du « fantôme dans le texte » pour se référer au travail du traducteur. Face à cette invisibilité, il y a eu un changement social dernièrement, un changement de vision par rapport à la traduction littéraire. On revendique de plus en plus l'importance de la traduction, surtout dans un monde globalisé où se développe la discipline de la littérature comparée. C'est aussi très important pour montrer justement ces ponts. Les traducteurs des ouvrages commencent à apparaître sur les pages des couvertures des éditions, et certains éditoriaux ajoutent même de petites biographies des traducteurs à côté de celle de l'auteur, pour montrer qu'ils ont aussi une présence, une place. Il faut espérer alors que cette évolution trouve aussi une translation dans les Maisons-musées

d'écrivain pour mettre en valeur le patrimoine des traductions.

J'ai trouvé quelques statistiques assez intéressantes sur les langues et les traductions les plus importantes. Il y a l'allemand, après vient le français, c'est-à-dire les langues qui traduisent de l'étranger, des langues étrangères à l'allemand, après donc vient le français, le castillan, l'anglais. Le catalan par exemple arrive en 27^e place.



En ce qui concerne les langues régionales de traduction, c'est l'anglais la plus traduite. Puis le français bien sûr, l'allemand, l'italien, le catalan arrive à la 23^e place. En ce qui concerne le taux de traduction, en 2015 en Allemagne on arrive à 12,28%, en France 15,9%, en Italie 19,7%, c'est un pays qui traduit beaucoup. Alors là tout d'un coup il y a cette chute, la Grande-Bretagne 7%, et les Etats-Unis 4%. C'est vraiment un marché très fermé. En ce qui concerne les traductions en France, elles sont en nette progression. Elles étaient à 15% en 2015, elles sont passées à 18% en 2016, puis elles sont montées l'année dernière à 19%. La langue la plus traduite, comme vous le voyez, c'est à nouveau l'anglais. Là on voit le rapport de force vraiment. Le japonais, qui était une langue peu traduite, petit à petit s'est introduite sur le marché. Je ne sais pas si c'est à cause du manga...



En conclusion, la traduction est un facteur-clé, non seulement pour les petites littératures qui

peuvent ainsi accéder à une visibilité plus grande et exister au-delà du cercle plus ou moins réduit de parlants, mais aussi pour les littératures centrales en tant qu'élément qui confère du prestige. La traduction veille à la mémoire et à la pérennisation du patrimoine littéraire. C'est pour cela que c'est important de refaire de temps en temps les traductions pour les adapter à une idéologie et une poétique dominante de la culture de réception. Si un écrivain n'est pas retraduit, on peut dire qu'il est condamné à l'oubli. Hier on parlait justement de ce qu'il se passe avec ces écrivains qui ne sont pas de « grands noms », qui n'ont pas l'avenir garanti par de nouvelles traductions. Que va-t-il se passer pour eux ?

La traduction est aussi un moyen pour développer la littérature en général grâce à l'échange de perspectives, visions du monde et nouveaux modèles littéraires. Les pays les plus fermés aux traductions, comme par exemple les Etats-Unis, sont finalement les pays les plus réfractaires au renouvellement de la littérature. Even-Zohar, j'aime bien quand il dit : « *Je considère la littérature traduite non seulement comme un système intégrant de n'importe quel polysystème littéraire, mais aussi comme l'un des plus actifs. La traduction n'est pas alors une simple translation, elle est aussi une création à part entière* ». Un art tel que le revendique André Lefevere. Les traductions, dit Jean-Claude Polet, sont considérées comme des travaux d'à-côté ou en dehors de l'ordre, mais elles ont une valeur autonome.

Si nous reprenons alors les premières questions que j'ai posées tout à l'heure, nous pouvons y répondre :

- Quel est le rôle des traductions dans les Maisons-musées d'écrivain ? Elles peuvent jouer un rôle essentiel en tant qu'élément de prestige de l'ouvrage de l'auteur quand il s'agit d'une traduction. Elle montre que l'écrivain a rejoint en quelque sorte la littérature universelle. Quand il s'agit d'une traduction, c'est-à-dire des ouvrages que l'écrivain a traduits lui-même, ils peuvent montrer ses influences littéraires. C'est aussi très important.
- Que peuvent-elles apporter au discours dans l'espace d'exposition ? Elles peuvent situer l'ouvrage de l'écrivain dans le cadre de la littérature universelle, le mettre aussi en contexte et en dialogue avec son époque. Elles viennent compléter, enrichir la vision de l'ouvrage et c'est pour cela qu'il est recommandable de les exposer à côté. Quand il s'agit d'un écrivain traducteur, il faut voir ses traductions comme faisant partie de son oeuvre et pas comme un ouvrage mineur ou secondaire.
- Font-elles partie du patrimoine littéraire ? J'espère avoir réussi à vous démontrer que c'est évident.

Je vous remercie de votre attention.

Questions/réponses

Muriel Naturel

J'ai obtenu, grâce à la générosité de Sophie, quelques minutes de plus avant le déjeuner, donc je vous laisse vous exprimer, poser des questions, réagir face à tout ce que l'on a entendu. Très riche, très intéressant et très varié.

Athmane Haffar

Je suis M. Haffar, responsable de la maison Jules Roy à Vézelay, en Bourgogne, en France. Je vais juste poser une petite question. Peut-être cela n'a pas de lien avec tout ce que vous nous dites. Nous sommes dans l'ère de l'accessibilité, quel que soit l'endroit, et vous voyez peut-être ma question venir. Je ne sais pas s'il existe une maison d'un écrivain non-voyant dans le réseau et ma question est plus particulièrement pour Valérie. J'ai été conquis par votre exposé sur la traduction mais je n'ai pas entendu un mot sur les non-voyants, traduction dans un sens ou dans un autre d'un texte écrit en lettres et d'un texte écrit en braille. Quel est votre avis ?

Valérie Gaillard

C'est une question intéressante. En fait, en braille il y a très peu de choses traduites, si l'on peut dire mais est-ce vraiment une traduction ? C'est un code, mais c'est pareil, c'est un autre langage. Et là, je pense qu'il y a encore beaucoup de travail à faire, en ce qui concerne les traductions déjà, alors en braille encore plus.

Moi j'ai concentré mon intervention dans le sens de la traduction littéraire. Les cartels et les panneaux dans les maisons doivent-ils être en braille... en effet. C'est intéressant, je pense qu'il faudrait bien sûr en tenir compte dans les Maisons-musées d'écrivain, mais surtout dans l'accessibilité des textes plutôt que dans le contenu de l'exposition. Ce que je revendique, c'est la traduction comme faisant partie de l'exposition permanente.

Intervenante ?

Il me semble que lorsque vous disiez qu'aux Etats-Unis on traduisait très peu, c'est parce qu'aussi les Américains lisent peu. Il n'y a pas beaucoup de librairies à travers les Etats-Unis. La deuxième chose, il me semble aussi que si beaucoup d'Allemands traduisent, c'est parce qu'il y a peut-être plus de lecteurs chez eux aussi.

Valérie Gaillard

Justement je parlais avec le responsable du Musée des frères Grimm. Je lui disais hier que l'Allemagne est étonnante, c'est un pays qui traduit beaucoup et de très belle façon. Ça a un lien avec la pratique habituelle de la lecture, c'est un pays qui a un patrimoine très important d'écrivains, mais qui est ouvert aussi. Il m'a dit qu'il a fallu, surtout du côté de l'Allemagne de l'Est, traduire beaucoup d'ouvrages des auteurs russes pour être à jour de toute cette richesse. Alors, ils ont monté une espèce d'exposition de traductions, surtout du russe à l'allemand.

Je pense que c'est une question liée à la curiosité, à cette ouverture d'esprit d'essayer de découvrir une nouvelle littérature, et ça passe aussi par de petites littératures comme la nôtre, la catalane. Elle est très ouverte, on traduit vraiment beaucoup et on donne justement des Prix

aux traducteurs qui viennent faire des stages en Catalogne, et donc des Prix aux traducteurs qui traduisent des ouvrages du catalan en langues étrangères, parce que c'est une façon de donner à connaître notre littérature. Là, ce n'est pas une question de qualité, c'est parfois vraiment une question de visibilité. On le voit, les cultures qui sont les plus puissantes parce qu'elles ont un Etat derrière elles qui donne de l'argent pour que ces traductions soient faites, cela donne des ailes à leur littérature, non ? Elle rentre alors dans le canon universel.

On l'a vu, nous, avec des auteurs comme Jaume Cabré, par exemple. Il a été à la foire de Francfort, la Frankfurter Burgmesse. La Catalogne était le pays invité en 2007. C'est un écrivain qui, par exemple, n'est pas traduit, presque pas connu en Espagne. Et tout d'un coup, il a reçu pas mal de prix, il a été traduit en plein d'autres langues parce qu'on a reconnu un écrivain de qualité.

Pour reprendre votre question, c'est vrai qu'il y a un lien direct entre traduction, taux d'habitude de lecture et une curiosité d'esprit pour s'ouvrir à d'autres littératures.

Jeannine Burny

Nous sommes sans doute un cas tout à fait exceptionnel sur le plan de la traduction quant à Maurice Carême. En Europe, il n'y a plus que quatre pays où il n'est pas traduit. Il est traduit en arménien, en ouzbèke, en chinois ... La Maison Maurice Carême a été conservée en l'état. C'est lui qui l'a léguée à la Fondation, donc on a tout, toutes les traductions, et on a terminé de tout numériser ce qui vient d'être traduit.

Il vient de paraître en Espagne un livre bilingue. Maurice Carême est d'ailleurs, vous le savez, à la base de l'enseignement du français, en France, bien qu'il soit belge. Là justement je pense que notre Maison devrait être fortement mise en valeur par le Ministère, parce qu'elle est vraiment un lieu où l'on met le français en valeur ! Le grammairien Maurice Grevisse disait que Maurice Carême écrivait un français irréprochablement correct et il ajoutait « *accordé au rythme du cœur* ».

Murielle Naturel

Peut-être quelques questions aux autres intervenants ? Merci beaucoup Jeannine pour votre témoignage très intéressant.

Annie Besnard

Je voudrais revenir sur le Festival International de Littérature en Roumanie qui m'a rappelé, toutes proportions gardées, le salon *Livres sur la Place* à Nancy. Je m'occupe de Giraudoux mais j'habite Nancy et le *Livre sur la Place* réunit un public extrêmement important, un public de la région très souvent. Pendant quatre jours, il nous propose des tables rondes d'auteurs, des lectures, et ce festival est vraiment un grand événement à Nancy. Il y a également des signatures d'autographes, mais surtout énormément de tables rondes avec des auteurs qui montrent que, finalement, il peut y avoir de l'enthousiasme pour la lecture et pour la littérature, française et étrangère.

Je me suis posée une question : pourquoi les Maisons d'écrivain ne pourraient-elles pas trouver l'occasion de s'exprimer lors du *Livre sur la Place* ? Je ne trempe pas du tout dans l'organisation, c'est simplement une idée qui m'est venue.

Mireille Naturel

Il y a un autre festival qui, lui, est très ouvert aux relations internationales, c'est le Festival *Voix Vives en Méditerranée*, à Sète, avec des poètes des différents pays de la Méditerranée qui viennent lire leurs textes dans leur langue originelle avec une traduction simultanée. C'est toute la ville qui vibre au son des multiples voix.

Une question pour Stanislas, si vous permettez : est-ce que la traduction est importante aussi pour vous, dans votre conception des Parcs littéraires ? Quelle place a-t-elle ?

Stanislas de Marsanich

Oui, bien sûr. On a beaucoup de visiteurs de l'étranger alors il faut traduire. On propose beaucoup de livres, beaucoup de guides, et on fait des visites en langues étrangères. On fait des spectacles, des présentations.

Quand on commencera à faire des jumelages avec la Sardaigne, on traduira les chants pastoraux, il y a un petit projet. On a traduit Homère en sarde et maintenant ils vont chanter avec les chants pastoraux, l'ancêtre des bergers, *L'Odyssée*, ce sera amusant. Il y a beaucoup de moyens de traduire, de présenter autrement au public. En effet, nous ne sommes pas des éditeurs, la première chose c'est de créer un dialogue, un contact entre les lecteurs et l'habitant, les visiteurs et l'habitant, et donner une valeur en soi aux lieux qu'ils habitent et entrer en contact avec le public.

Béatrice Labat

Je voudrais répondre sur le festival de Iasi. La particularité de ce festival-là, c'est qu'il est à la fois festival de littérature d'écrivains mais aussi de traducteurs. Lors des tables rondes, justement, émerge la question qui a été évoquée tout à l'heure sur la reconnaissance du traducteur. Et le fait qu'il soit considéré comme un auteur à part entière, parce que c'est une interprétation, mais une interprétation littéraire. Je voudrais que Monica en parle mieux que moi. Je vais lui laisser la parole.

Monica Salvan

Merci Béatrice. Effectivement, dans le nom du festival, le « T » de FILIT est pour « traducteur », Festival International de Littérature et Traduction. Je ne vais pas développer des concepts théoriques mais juste dire que j'ai eu la belle surprise de me découvrir des connaissances communes par exemple avec nos amies et collègues catalanes, parce qu'on connaît un traducteur qui a été invité à Iasi, à notre festival. Il plaidait pour un jumelage entre les musées et nous, nous ne nous connaissions même pas. De même, on s'est découvert une autre collègue traductrice. Voilà, c'est le monde qui fonctionne en réseau qui nous fait découvrir de belles surprises finalement. Hier j'ai été très attentive, je ne sais pas si j'ai bien compris, notre collègue hongroise nous a parlé d'une « Maison des traducteurs » que vous avez chez vous et j'ai trouvé ça très intéressant. J'allais vous poser la question en privé mais peut-être souhaitez-vous en parler, parce que cela me paraît extraordinaire de créer une Maison des traducteurs auprès d'un musée.

Csilla Csorba

Dans notre Musée en fait, il y a une Fondation pour la traduction, donc un bureau, et les éditions étrangères peuvent, par le biais d'un concours, demander de l'argent pour les traducteurs qui veulent traduire la littérature hongroise, d'une part. D'autre part, il y a une « Maison des

traductions » au Lac Balaton où peuvent travailler les traducteurs que nous recevons, une ou deux semaines, deux mois, etc. Ça veut dire qu'il y a un peu d'argent et une maison où l'on peut bien travailler.

Je voudrais demander à Mme Chambron pourquoi le gouvernement français a décidé seulement maintenant de faire quelque chose d'officiel, quelque chose pour le français et pour la francophonie. Ce n'est pas un peu tard du point de vue de la Hongrie ? La culture française en Hongrie... j'ai étudié le français à l'université et je vois depuis trente ans comment recule l'Institut français en Hongrie, comment il reçoit moins d'argent pour promouvoir la culture française... Moi j'ai beaucoup travaillé avec eux. Et le français, traditionnellement, était toujours la deuxième, ou la troisième langue en Hongrie... Dans ma jeunesse, le français était la première, maintenant c'est l'anglais naturellement, et je vois que s'il y a une conférence on ne parle que l'anglais. Ça peut arriver qu'un Français parle en français mais tout est en anglais. Et ce n'est pas seulement la question de la langue, c'est la question de la culture même. Dans les pays de l'Est et de l'Europe centrale, ce serait très important de donner un peu de force à cette culture.

Claire-Lyse Chambron

Alors je vais juste répondre très brièvement à Madame, mais si vous voulez nous pourrons en reparler. C'est un sujet qui me tient beaucoup à cœur personnellement. C'est peut-être la raison pour laquelle je suis aujourd'hui à la Délégation générale à la Langue française et aux Langues de France, alors qu'avant j'avais une carrière très Affaires européennes et internationales. C'est ma spécialité, on va dire, mais la langue française est quelque chose qui me tient à cœur.

Je pense que, pour répondre à votre question « Est-ce un combat perdu d'avance ? », il y a un état de fait. On est dans le cadre de la mondialisation des échanges, et c'est vrai qu'on a laissé faire, on a laissé prendre la place du français. Moi j'ai vu, comme je travaillais déjà avec les Institutions européennes avant de partir à Bruxelles, j'ai vu au fil du temps malheureusement le déclin. Il aurait pu être endigué s'il y avait eu une volonté politique en réalité. C'est pour cela que j'ai pas mal insisté sur le sujet politique, non pas parce que c'est ce qui l'emporte, mais sur ce point crucial de la langue, du plurilinguisme, oui. Très clairement, s'il n'y a pas une volonté politique, c'est perdu d'avance. Il faut mettre en avant concrètement la diversité linguistique, la traduction, le plurilinguisme et pas d'une manière incantatoire. Par exemple, si dans les projets vous aviez des indicateurs de qualité sur la diversité linguistique qui font que votre projet ne sera pas soutenu, si vous ne répondez pas à ces indicateurs, ce serait très bien. Donc on propose ça, concrètement.

Pour revenir au président Macron, ça correspond bien sûr, vous vous en doutez, c'est tactique, à redonner une attractivité au français, à remettre la culture française sur le devant de la scène. Cela correspond à une conviction profonde, j'en suis absolument convaincue, qu'il avait bien avant d'être élu président. Après, nous allons voir ce qu'il advient de ce plan. Moi mon rêve ce serait non pas tant de mettre en avant la langue française, ce serait que réellement on ait plus de plurilinguisme, que tout d'un coup il y ait une prise de conscience que cette diversité linguistique et culturelle est essentielle. Nous avons cette conviction et nous allons de l'avant sans être défaitistes.

Mireille Naturel

Je vous remercie tous ainsi que la salle.